

La Suisse sans Alpenstock : essai de tourisme romancé

Autor(en): **Trofimoff, André**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messenger suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **5 (1959)**

Heft 3

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-849210>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ANDRÉ TROFIMOFF

LA SUISSE SANS ALPENSTOCK

ESSAI DE TOURISME ROMANCÉ

Editions Homme et Travail - Zurich

TEL EST L'AUTEUR

André Trofimoff, ancien attaché au Musée de l'Ermitage et à la conservation des tableaux des Palais impériaux, n'écrit pas pour ceux que l'on peut nommer des « pachydermes » et qu'il faut fortement secouer pour éveiller en eux une réaction quelconque. Il s'adresse à ceux qui saisissent rapidement les moindres nuances. Il est souvent plus attiré par les détails et par l'« accessoire » que par les choses principales. C'est ainsi que dans un de ses livres : « Rimailleurs et Poétères », il se promène exclusivement sur les plus petits sentiers du Parnasse et témoigne son amitié aux poètes les plus oubliés, les plus burlesques. Il ne les élève pas au rang des vrais enfants d'Apollon, mais même chez eux il découvre l'Echo des dieux. Cet étranger, qui par sa profession et par ses goûts a toujours fréquenté l'élite des gens cultivés et des artistes, observe d'un œil souriant même les côtés moins avantageux des images qu'il peint. On peut lui reprocher certaines erreurs, mais jamais il ne s'est rendu coupable d'ennuyer le lecteur. Trofimoff est un habile observateur et si parfois dans ses reportages il introduit des fantaisies amusantes, elles restent toujours dans la gamme d'une aimable plaisanterie.

L'Académie Française a décerné un prix à deux de ses livres : « Du Palais Impérial au Marché aux Puces » et à « La Poésie Française avant Ronsard ».

Dans l'ouvrage qu'aujourd'hui il publie, il tourne ses regards vers la Suisse ; en plus de son érudition et d'une curiosité toujours aux aguets, il n'a pas d'autres compagnons de route que l'amour qu'il porte à ce pays. Pour ses promenades à la recherche des valeurs spirituelles, il ne choisit pas toujours les grandes routes ; il lui plaît de trouver des accès moins connus. Si, par hasard, il met la main sur un manuscrit inédit, découvre un texte inconnu ou un livre rarissime, il nous les présente, souvent assaisonnés d'une boutade, qui, d'ailleurs, n'altère en rien le sérieux du document.

André Trofimoff ne se limite pas à un seul sujet, il a le don de la causerie qu'il mène légère sur les thèmes

les plus variés : l'Art, l'Histoire et les petits faits quotidiens.

Avec bonne humeur et aisance il répand ses pensées sur ce mode gracieux que l'Europe, en ses temps les meilleurs, considérait comme un précieux ornement.

Guidés par la plume d'un galant homme, nous irons à l'instant d'un lieu à l'autre par des chemins qui ne seront ni banals, ni battus.

Werner WEBER.

INTRODUCTION

Mes trois Helvéties.

Ces pages ne prétendent nullement au titre de guide ; ce ne sont que de modestes invites à jeter un coup d'œil sur les valeurs spirituelles qui parfois échappent aux touristes. Grisés par le sport et l'air des montagnes, aveuglés par les neiges, étourdis par le vertige des abîmes et le fracas des cascades, ces étrangers, trop souvent, n'accordent pas assez d'attention aux œuvres dont les hommes ont meublé le décor créé par le divin Paysagiste. Tel curieux qui, en Italie, se croit obligé d'arpenter les musées, les églises, les palais, oublie de le faire en Suisse : pour lui, la Nature y est le seul et l'unique musée.

Cependant chaque ville un peu importante possède des monuments appréciables et un musée digne d'une visite. Certes, le curieux n'y trouvera pas, comme en Italie, des chefs-d'œuvre à la pelle, mais inmanquablement quelque objet attirera son regard, contribuera à enrichir ses connaissances, éveillera en lui un souvenir liant son propre pays à la Suisse, que ce curieux soit allemand, anglais, français, hollandais, italien, russe... De même chaque étranger ayant un peu de lignée conserve, sur un lointain échelon de sa mémoire, de fugitives et vacillantes images — un peu idéalisées peut-être —

d'une Suisse que, volontiers, je nommerai « la Suisse de nos grand'mères ».

Celle-ci, pour moi, se situe surtout sur les bords du Léman : à Ouchy, à Vevey et à Montreux avec le château de Chillon qu'en fermant un œil on voyait aussi par la fente pratiquée dans des edelweiss en bois sculptés au bout des porte-plumes.

Aujourd'hui, il n'est plus de porte-plumes que dans les bureaux de poste ; ils nous semblent des engins préhistoriques, des pièces de musées.

Mon panorama enfantin s'étendait encore à l'Oberland Bernois et ses merveilles, dont les lithos en couleur, pêle-mêle avec des vues d'Italie, dormaient chez nous à la campagne dans des albums disposés en étoile sur le tapis en peluche de la table ronde du salon. Dans ces albums la blanche et candide Jungfrau voisinait avec le rouge et ardent Vésuve et le chalet du pâtre bernois faisait pendant à la Cà d'Oro où déambulait une Desdémone faux gothique. Souvenirs de voyage rapportés par des dames en crinolines...

Dans l'Helvétie de mon jeune âge (que les philatélistes en herbe aimaient déjà sur les timbres-poste dorés), figuraient encore le petit Tell sa pomme sur la tête et les ours de Berne qu'on allait nourrir dans la fosse et que l'on croquait ensuite en pain d'épices devant la Zytglogge, en attendant que sonne midi. Alors merveille ! toutes les figures de l'Horloge astronomique s'animaient : le roi, le fou, le coq, les oursons...

Enfin, dans ce brouillamini d'images, m'apparaissaient des suites d'appartements sur des Beaux-Rivages et des Beaux-Sites, avec des terrasses « belles vues ». Sur ces belvédères je me croyais l'égal de M. de Saussure ; car familiarisé avec le profit du Mont Blanc et de la Dent-du-Midi, de la Jungfrau et du Mœnch, j'avais l'impression d'en avoir fait la conquête.

Plus tard, à mon Helvétie enfantine vint s'en ajouter une autre, non moins séduisante, celle de mes voyages d'étudiant. Tout jeune, je rêvais à la carrière d'« anti-quaire », bien entendu, dans le sens érudit qu'au XVIII^e siècle on accordait à ce titre. Pour réaliser ce projet, il me fallut non seulement plonger dans les livres, mais surtout voyager, voir les musées, les galeries, les collections d'Europe, les grandes comme les petites. Selon la coutume séculaire, je commençais par l'Italie, vinrent ensuite la France, l'Allemagne, les Pays-Bas et, en joli final, la Suisse, où de belles excursions en montagne alternaient avec mes études archéologiques. Je découvrais alors les musées de Bâle et de Berne ; les villes d'art : Saint-Gall, Fribourg, Coire...

Tout cela est bien loin ! Et j'ai maintenant une troisième Helvétie, celle que je parcours au gré de mon humeur et de ma fantaisie. Et c'est tantôt un pèlerinage vers la Madone de Soleure, tantôt une promenade sur les ponts de Lucerne ou une visite aux fontaines de Delémont.

Aussi l'Alpenstock — compagnon du promeneur dans les Alpes — est-il inutile pour celui qui ne se promène que dans les musées et les églises, ne flâne que dans les rues à la recherche de vieilles demeures et de visions que seule la fantaisie peut lui tisser.

Si les enthousiasmes juvéniles m'ont un peu quitté,

d'autres bons compagnons de route — les souvenirs — sont venus les remplacer. Ces nouveaux amis font vagabonder l'esprit en zigzag, savent animer des riens et enluminer d'une façon inattendue une rencontre, un paysage, une ambiance.

Les pages qui suivent sont précisément des notes crayonnées pendant mes promenades d'aujourd'hui à travers l'aimable variété des cantons. Et si, parfois, j'ai glissé dans mon texte des rappels russes, c'est uniquement pour présenter aux lecteurs le plus possible de petites choses moins connues.

PREAMBULE

Attentifs à ce que racontait l'aïeule, nous, les enfants, faisons cercle autour d'elle sur la terrasse d'où s'ouvrait une vision parfaite sur une Suisse de keepsake : la Dent-du-Midi et la nappe du Léman, semée de voiles blanches.

Devant ce panorama grandiose et, à la fois, reposant, l'aïeule, enfoncée dans son fauteuil que jadis on appelait fauteuil Voltaire, nous parlait du temps où, toute jeune, elle était venue en Suisse à peu près à l'époque du voyage d'Alexandre Dumas. « M. Dumas, disait-elle, s'était flatté d'avoir savouré à Martigny un bifteck d'ours, la belle affaire ! » En sa campagne de Novgorod n'avait-elle pas également goûté d'un cuissot du même animal, trophée d'une chasse hivernale dans les forêts de ses parents ? Mais après une visite à la Fosse de Berne où elle avait fait valser ces sympathiques plantigrades en tournant au-dessus de leur tête une botte de carottes, elle prit les ours en amitié et plus jamais ne voulut en voir dans son assiette. Fillette sentimentale, elle écrivit alors de Berne à sa sœur cadette restée en Russie qu'il était inadmissible de permettre à des chasseurs mondains et à des diplomates étrangers, friands d'un sport peu commun, d'organiser dans nos forêts des battues à ces paisibles animaux se nourrissant de carottes, de miel et, selon M. Dumas, de poires (cressanes de préférence). Que ces chasseurs de la capitale, s'il leur était absolument nécessaire de tuer, s'attaquent au lynx, pour en faire des descentes de lits, parfait ! Mais qu'ils laissent en hiver dormir en paix ses amis poilus. A son indignation, elle ajoutait ce conseil pratique : il serait intéressant d'installer dans la propriété un élevage d'ours ; ceci amuserait les enfants, permettrait à quelques gourmets de se régaler d'un mets rare et qu'après tout, une telle installation ne coûterait presque rien, étant donné qu'on nourrirait les ours avec les produits de la ferme, qu'éventuellement on vendrait leur peau, recherchée pour les grosses pelisses et les couvertures de traîneaux et qu'en plus, un tel élevage obligerait les gens... chauves. La vieille dame se souvenait qu'à Paris, sous Louis-Philippe son père l'avait menée chez Delignon, coiffeur, place de la Bourse. Possesseur d'une calvitie resplendissante, l'auteur de ses jours allait s'y approvisionner d'une pommade à la graisse d'ours. A en croire le sieur Delignon, artiste capillaire, perruquier et posticheur, rien n'était plus efficace pour faire repousser les cheveux que cette onctueuse substance qu'il faisait venir des Grisons.

(Suite page 11).

D'autres fois c'était un peintre qui servait de thème aux réminiscences de l'aïeule. Elle avait bien connu et admiré cet artiste qui brossait des vues identiques à celles que nous avions de nos fenêtres dans les différents « Beaux Séjours ». Gloire du paysage romantique, aède des cimes neigeuses, des torrents fougueux, des orages alpestres, mais aussi des lacs bleus et ensoleillés, c'est à travers son œuvre qu'Allemands, Anglais, Français, Russes virent et aimèrent pendant de longues années, la « belle et heureuse Helvétie ». Je n'ai pas prononcé son nom, mais déjà on l'aura deviné : Alexandre Calame.

Ce peintre me laissait naguère indifférent ; aujourd'hui il me fait songer à l'enthousiasme soulevé par cet artiste à la Cour et dans le monde pétersbourgeois. La Grande Duchesse Wladimir, née Princesse de Mecklembourg, à qui, pendant une exposition rétrospective, je venais de montrer les plus beaux tableaux de l'école italienne, un Léonard de Vinci y compris, s'arrêta plus particulièrement devant un Calame et m'apprit que, depuis toujours, cet artiste avait été le peintre favori de sa famille. En effet, l'excellent biographe de Calame, R. Rambert, rapporte que le Grand Duc de Mecklembourg nommait Calame « Raphaël des paysagistes » et disait aller en pèlerinage lorsqu'il se rendait au fond de son parc dans un pavillon où il avait assemblé plusieurs toiles de « son Raphaël suisse ». Je pense aussi au Palais d'Hiver, aux appartements jamais plus habités de l'impératrice Marie. Là, dans le silence et le demi-jour des salons de cette majesté défunte, salons tendus de soie, aux lourds rideaux mi-clos, aux tapis moelleux et aux sièges capitonnés ; là, dans des pénombres d'élégie, en de lourds cadres dorés s'estompaient les neiges de l'Oberland et la poussière du Staubbach. Neiges d'antan, poussière de l'oubli...

Je revois encore une illustre élève de Calame, la princesse Guillaume de Bade, une cousine du tsar. Cette auguste dame me disait, un jour que j'étais venu à Carlsruhe lui présenter mes hommages, qu'après les œillets (dont une variété portait son nom) et son château de Salem, près du lac de Constance, les tableaux de Calame étaient ce qu'en ce monde elle trouvait de plus beau (*).

A. T.

(*) E. Rambert, dans son livre si richement documenté : Alexandre Calame, sa vie et son œuvre, cite la lettre que Calame reçut de Saint-Pétersbourg de son compatriote Mussard, secrétaire aux commandements de la Grande Duchesse Marie : « Sa Majesté Impériale a confisqué votre tableau pour son cabinet particulier où n'entrent que les élus, véritable sanctuaire... Le tableau est en bonne compagnie, seul de son espèce au milieu des toiles les plus belles de la collection de l'Ermitage. » Après la mort de l'impératrice, les tableaux de l'Ermitage retournèrent au Musée ; seul le paysage suisse garda sa place au Palais d'Hiver.

MARCEL SAUVAIN

Agent général

5, avenue de la République, Paris, 11^e - OBE. 35-82

Installations et spécialités Schering pour galvanoplastie

Métaux non ferreux mi-ouvrés Wieland

Porcelaines haute et basse tension

Les Laboratoires de Chimie Industrielle

5, avenue de la République, Paris, 11^e - OBE. 35-82

Directeur : Marcel SAUVAIN

Spécialités pour le traitement des fusions de métaux

Enduits pour moules métalliques

CAMPARI Liqueur



DISTRIBUTEUR DES MARQUES "CAMPARI" DE MILAN (Italie)
SOCIÉTÉ DES VINS APÉRITIFS & LIQUEURS

" SOVAL "

S. A. Capital Frs 20.000.000

15^{ter}, Avenue Maréchal-Joffre, NANTERRE (Seine)

" A L'HABITUDE "

CAFÉ - RESTAURANT - TERRASSE

« Le Week-End à la Porte de Paris »
Au Bord de l'eau

Dans un site agréable et tranquille
JEUX DE QUILLES - PING-PONG
PALETTES - BILLARD GOLF

Salles pour toutes Cérémonies - Banquets et Dîners d'Affaires
Fondue Suisse et Spécialités « Maison »

chez Paul GRÖBLI

128, r. M^{al}-Leclerc, ST-MAURICE (Seine). Tél. ENT. 20-08
A CHARENTON-ECOLE

Autobus 111 jusqu'à Passerelle de Charentonneau
(Fermé le Mardi)